

NOTE DE L'AUTEUR

Aquilon, le saltimbanque aristocrate corrézien Geste Editions- Mai 2016 par Edouard de LAMAZE

Académie des Sciences et Belles Lettres de Rouen

Vendredi 25 novembre 2016

Un roman, c'est d'abord une façon de faire ressurgir un monde, rendu présent et vivant au lecteur, ici, en l'occurrence, « l'ancienne société », la « vieille France », pour parler comme Chateaubriand.

Un monde, et d'abord les figures qui l'ont habité. Comment se faire une idée d'un visage, d'une physionomie, d'un caractère quand, au mieux, nous possédons, de nos ancêtres, la reproduction d'une gravure plus ou moins ressemblante? Comment en rendre compte ensuite ?

Longtemps, ces quelques lignes que je trouvais sur la mère de mon héros me fascinèrent et suscitèrent ma rêverie :

« Sans avoir été jolie, elle avait passé, dans sa jeunesse, pour fort gracieuse – ce qui vaut mieux-. Elle conservait encore les traces très apparentes de cette grâce naturelle qui, jointe à l'exquise urbanité des manières, ont fait de la plupart de nos grand'mères les femmes le plus délicieusement séduisantes qui aient jamais charmé les hommes »¹

Comment, à partir de là, construire et développer un caractère ? Le faire évoluer dans le temps romanesque? La tâche ne manquait pas d'ampleur pour un novice comme moi.

J'avais heureusement quelques éléments plus tangibles sur son mari, Jean de Pradel de Lamaze, gouverneur d'Uzerche. Loin des fastes de la cour, dont il considérait les charges comme des « sinécures de fainéants »², il était un seigneur industriel, agriculteur, implanté dans cette terre du Limousin qu'il s'était employé à enrichir, à faire fructifier en fidèle disciple de Turgot.

¹ Page 107, in *Le pillage des biens nationaux, une famille française sous la révolution*, par Paul de Pradel de Lamaze, 1912.

² Page 309, *ibidem*.

Cette implantation terrienne, j'ai voulu la rendre sensible dans cette scène où il n'hésite pas à goûter avec délectation la terre des pots où il a fait mettre de nouvelles espèces de fruitiers (page 15). Ou dans ce sentiment qu'il éprouve de fusion avec la nature un soir d'hiver, en 1788, année particulièrement rude, lorsqu'il lutte contre la pluie et le vent (pages 8 et 9).

Ce monde -là n'était pas condamné d'avance, il reflétait le souci d'une bonne gestion des ressources locales, le souci, chez ces seigneurs locaux, de contribuer « au bien du pays » (page 15). Il comportait même une certaine équité. Ce que je relève, en particulier, concernant le système de louage des terres en Corrèze (page 89).

Innovation romanesque, c'est l'un de ses métayers, Feytout, pourtant sensible aux idées révolutionnaires, qui recueillera Aquilon, poursuivi par une horde de paysans assoiffés de sang et qui le cachera au péril de sa vie. Signe de reconnaissance et de liens presque affectifs à l'égard d'un seigneur dont il se sent encore, au fond de lui, l'obligé ? Je crois, qu'en effet, j'ai voulu signifier ce que cette relation, entre le propriétaire des terres et le métayer, pouvait comporter de réciproque bienveillance. J'ai aussi tenu à rendre sensibles leurs rapports à la fois simples et imprégnés de respect et de retenue dans la scène d'ouverture où le marquis de Lamaze demande l'hospitalité pour la nuit à son métayer. La beauté sauvage qui, telle une fusée blonde, traverse la maison, est, on le comprend plus tard, Zéphyrine, à qui Aquilon devra la vie, et qu'il aimera de façon passionnée nonobstant les épreuves.

Par une ironie proprement romanesque, le marquis s'enquiert de savoir si le père a prévu bientôt un mari à cette jeune fille dont le charme l'a aussitôt saisi. Ce sera son fils ! Ou plutôt, il s'en fallut de peu, une mauvaise chute de cheval, qui coûta trop tôt la vie à Zéphyrine et mit court au projet de mariage dont elle avait émis le souhait.

**

Si la période en elle-même ne manque pas de « piquant », les éléments historiques dont je disposais comportaient, en eux-mêmes, il me semble, une « charge » romanesque assez extraordinaire, et auraient justifié, à eux seuls, le choix de la forme romanesque :

- qu'il s'agisse de la résistance armée de mon ancêtre, le Seigneur Jean de Pradel de Lamaze, aidé d'une vingtaine de seigneurs voisins, pour soutenir l'assaut de son château, j'y reviens, par une troupe particulièrement nombreuse et excitée de six cents paysans. Le fait est assez rare pour qu'il soit souligné car la plupart des seigneurs locaux se sont laissés, terrifiés, égorger sans opposer la moindre défense,
- qu'il s'agisse encore du revirement imprévu de la garde nationale appelée au secours, qui exhorta et participa, au contraire, au pillage du château,

- ou du fameux procès Durieux qui s'en est suivi au rythme duquel vécut le Limousin dès la fin de l'année 1790 et où la verve de l'avocat Vergniaud, futur chef des Girondins, désigna le seigneur Pradel de Lamaze à la vindicte publique de la façon la plus passionnée et la moins justifiée³. Ironie de l'histoire, ce dernier avait fait beaucoup pour l'éducation et la formation aux études de droit de Pierre Victurnien, dont le père avait connu quelques revers de fortune et ne pouvait assumer une telle charge⁴.
- Mieux encore et passionnant pour l'avocat que je suis, le procès révolutionnaire fait à Aquilon, sur dénonciation par jalousie d'une autre femme que Zéphyrine –Marie Franciscon-.

De fait, l'histoire de ma famille durant la Terreur a, au moment même où elle se déroulait, intéressé ses contemporains et, en particulier, les grandes figures qui ont contribué à faire l'Histoire. Le célèbre ministre de la Police Générale, Fouché lui-même, se pencha sur l'affaire Pradel- Lamaze et se serait écrié, alors qu'il s'entretenait avec Sieyès :

« Mais la révolution a donc été faite en Limousin contre M. de Lamaze tout seul ! ⁵ »

Cela explique que l'histoire de ma famille ait été répertoriée dans les annales générales du pays. L'assaut et le sac du château d'Allasac, en particulier, furent mentionnés dans *Le Mercure de France* de février 1790 et les archives révolutionnaires locales. L'Assemblée Constituante s'émut de telles exactions dans le Bas- Limousin et invita les députés de Tulle à relater les faits dans des rapports dont ils se sont acquittés, de l'avis général, avec le plus grand sérieux et la plus grande précision. Le député Mirabeau-Tonneau, le frère, y dénonça les crimes des assiégeants. Robespierre et Vergniaud intervinrent eux aussi pour les défendre au contraire. La Commune de Paris s'en mêla pour prendre parti en faveur des condamnés limousins, instigateurs du pillage. Louis- Sébastien Mercier relata également l'événement, bien qu'en en travestissant la vérité, dans les *Annales patriotiques* et, plus tard, Taine, dans ses *Origines de la France contemporaine*, le mentionna expressément⁶.

A cette documentation historique très fournie, s'ajoutaient nombre d'anecdotes de nature tout à fait picaresque transmises par la tradition familiale:

Ainsi de l'initiative plus que facétieuse de l'un des fils Lamaze, appelé, en raison de son caractère « endiablé », le chevalier du Diable, qui, voyant que le pillage du château familial était inéluctable, remplit les bouteilles de la cave avec de l'essence de térébenthine. Ce qui causa, vous l'imaginez, des douleurs intestinales terribles qui durèrent, paraît-il, plusieurs jours, aux paysans trop heureux de se livrer aux saouleries d'usage en pareilles circonstances.

Ainsi, également, de l'anecdote, confirmée par d'autres sources, relative à « l'affaire Mirabeau ». Celui- ci, qui avait pour beau- frère, le coseigneur local, le marquis de Saillant,

³ p.137, ibidem

⁴ ibidem

⁵ Cité p. 288, ibidem

⁶ Page.159, 196 et 198, ibidem.

aimait à s'amuser, à ses heures perdues, à détrousser les voyageurs dans les gorges du Saillant. Hébergé chez son beau- frère entre 1788 et 1789, il tomba, un soir où il était en mal de divertissement, sur le fils aîné de Jean de Pradel de Lamaze, qui raccompagnait alors chez lui le médecin venu soigner son père. Malheureusement pour lui, Mirabeau se fit rosser par le jeune homme auquel il déclina son identité, comme un défi, avant de disparaître. Mais l'histoire ne s'arrête pas là : le soir même, la face endolorie et contusionnée, il eut la surprise de retrouver à la table de son hôte l'homme qu'il avait eu la malchance d'agresser avec tant d'insolence, lequel, fatigué par cette escarmouche, avait, justement cette nuit- là, demandé l'hospitalité au seigneur ami et voisin.

En marge de de la « grande » histoire, c'est l'inscription de ses effets et soubresauts dans le quotidien et la perception de ses contemporains, que je me suis attaché à rendre. A cette tâche, rien n'est aussi utile que de débusquer « le petit fait vrai », comme la destruction des bancs seigneuriaux de l'église d'Allasac, qui donna lieu à des feux de joie (pages 52-53), ou celle de la girouette du pigeonnier (page 62-63), toutes manifestations qui s'attaquèrent aux symboles du pouvoir de seigneurie.

Si la grande histoire n'est jamais faite que des passions humaines les plus basses comme les plus élevées, c'est peut- être dans la « petite » histoire que celles- ci sont révélées dans toute leur puissance destructrice comme créatrice. A côté des documents « officiels », le document annexe, accessoire peut révéler davantage de l'état d'esprit de l'époque.

A côté des pièces et documents administratifs consignés dans les archives révolutionnaires⁷, je me suis donc intéressé à des documents plus « intimes » que la famille a pu conserver, notamment la correspondance très précieuse entre Jean de Pradel de Lamaze et son beau- frère, l'évêque de Chartres, Monseigneur de Lubersac, durant les années d'émigration. C'est un miracle que ces lettres aient pu être acheminées en pleine Terreur ; le contenu en est tout à fait passionnant.

Monseigneur de Lubersac y relatait, en particulier, l'épisode « le plus lamentable » et le plus atroce de cette période, l'exécution du pauvre Picarou, vieil infirme que son beau- frère avait sauvé de la mendicité en l'employant comme commissionnaire pour les messages pressés. La révolution l'avait privé de cette ressource, et comme il se plaignait que l'envoi de ses deux fils comme « volontaires » pour aller rejoindre l'armée des Pyrénées le réduisait de nouveau à la mendicité, c'en était assez pour le condamner à la guillotine. L'horreur de l'affaire aurait été relativement commune à cette époque si le bourreau n'avait pas mal maîtrisé l'engin et n'avait dû s'y reprendre à plusieurs fois, la lame n'ayant atteint au premier coup que l'épaule. Vous pouvez imaginer l'effet de cette triste nouvelle sur le moral

⁷ Ainsi les billets du seigneur Jean de Pradel de Lamaze sollicitant l'assistance de la garde nationale lors du siège d'Allasac et adressés notamment à son successeur, le lieutenant général de la sénéchaussée d'Uzerche, M. de Chiniac, et au commandant en chef de la légion des gardes nationaux du Bas Limousin, M. de Géoghégan (cf. pages 175 et suivantes in *Le Pillage des biens nationaux, une famille sous la révolution, par Paul de Pradel de Lamaze*), les multiples lettres de supplication adressées au consul Lebrun, puis à Fouché et à Bonaparte pour le faire rayer, lui et sa famille, des listes d'émigrés, réponses laconiques de ceux- ci quand ils se donnaient la peine de répondre, le serment de fonctionnaire citoyen, comme maire et non comme prêtre, du chevalier de La Ribière, son frère, le 30 août 1792, recueilli dans les registres du département de la Corrèze (cf. page 200-201 in *Aquilon*), ...

déjà bien entamé de mon aïeul émigré de l'autre côté du Rhin, qui venait d'apprendre, par ailleurs, l'emprisonnement de sa première fille ainsi que de ses enfants.

A ce stade, je ne résiste pas à vous citer cette phrase de Chateaubriand terriblement actuelle :

« La révolution m'aurait entraîné si elle n'eût débuté par des crimes : je vis la première tête sur une pique et je reculai. Je ne connais rien de plus servile, de plus méprisable, de plus lâche, de plus borné qu'un terroriste ».

Je disposais donc d'une matière abondante et déjà partiellement constituée par mes grands-oncles Paul et Martial de Pradel de Lamaze, Georges Lenôtre de l'Académie Française et l'Oncle « Paul » dans l'histoire Vécue, racontée dans le journal de « Tintin » en 1967 pour les 7 à 77 ans....

Voilà donc la matière dont je disposai.

A vrai dire, j'avais aussi à cœur de réévaluer ce personnage Aquilon qui souffrait, dans la mémoire familiale d'une certaine condescendance, d'une certaine désapprobation du fait de la déchéance sociale à laquelle il avait été contraint pour survivre. Pour ne pas dire une certaine condamnation, dont témoigne cette phrase tirée du livre de Paul de Pradel de Lamaze :

« Aquilon ne rentra pas au logis paternel, ses parents le crurent mort...Il traversa ainsi la révolution sanglante (...) en costume pailleté sans trop de soucis »⁸

Bien plus, je voulais mettre le doigt sur une zone obscure de l'histoire familiale, le double abandon dont fut victime Aquilon. Car il me semblait que les conséquences du geste généreux de Zéphyrine étaient quelque peu trop rapidement évoquées.

Tout mon roman n'a d'autre but que de proposer une autre interprétation de cette soudaine « disparition » d'Aquilon. Non pas une interprétation condamnant l'ingratitude supposée d'un Aquilon exagérément amoureux et oublieux des siens, mais, à rebours, une interprétation qui soit en mesure de révéler, dans leur complexité, les non-dits de l'histoire familiale.

Pourquoi ai-je employé ce terme de « double abandon » ?

D'abord, parce qu'il n'était pas âgé de 5 ans que sa famille décida de l'exiler au collège d'Anchin, près de Douai, dans le Nord.

Ensuite, parce que les zones d'ombre de l'histoire familiale laissent suggérer un certain remords, une certaine culpabilité à l'égard de ce plus jeune fils tenu pour mort après les débordements qui avaient suivi les préparatifs de la fête de la Fédération à Limoges. Et si cette triste rumeur avait été un peu trop rapidement tenue pour argent comptant ? Le narrateur se permet de poser la question :

⁸ Page 348, ibidem.

« Les parents d'Aquilon pensaient leur jeune fils mort. Mais prirent-ils vraiment la peine de le faire chercher, de se mettre en quête de sa dépouille ? » (Page 125)

« L'état de panique » dans lequel ils ont été amenés à quitter le territoire peut-il justifier qu'une mère laisse son fils « sur le bord du chemin » (page 304)?

Là encore, le narrateur pose la question, tout en évoquant les nuits sans sommeil de celle-ci, hantées par l'image de son plus jeune fils durant les années d'émigration.

Le jeune Jean- Baptiste sera meurtri par la froideur et la dureté de sa mère que le gentil surnom de Poulou qu'elle lui avait donné, ne peut cacher, et qui culminent au moment des retrouvailles après le retour d'émigration. Si celles-ci s'expliquent moins par un manque d'amour que par la sévérité et l'intransigeance d'un code où tout épanchement est proscrit, il faut reconnaître que « jamais elle ne traita ses enfants sur le même pied d'égalité et surtout pas Aquilon » (page 319). Bien sûr, la forme romanesque permet de ménager certains « adoucissements » à ce jugement final et sans appel du narrateur omniscient.

Elle autorisait aussi de mettre un peu d'imagination dans la déclaration qu'Aquilon dût faire, en toute vraisemblance, pour pouvoir s'engager dans l'armée des Pyrénées, lui, fils d'émigré, qui pouvait être (légitimement) soupçonné de vouloir trahir la patrie. Quelle est la part de stratégie pour convaincre ses juges ? Cette déclaration apparaît, en tout cas, comme l'occasion trop belle d'une condamnation en règle de sa famille. Le trait est à peine forcé. En voici quelques extraits :

« Dès l'âge de 5 ans, [mes parents] m'ont placé dans un de ces couvents du nord de la France pour ne jamais me revoir. Mes frères et mes sœurs ne me connaissent même pas. Nous n'avons jamais partagé de jeux ensemble. J'avais quatorze ans lorsque les portes de la prison où mes parents m'avaient enfermé ont été ouvertes par les partisans de la liberté, et tout naturellement, je me suis rendu dans le pays de mes origines. A cette époque, cela faisait deux ans que je n'avais pas reçu d'argent ni de nouvelles de ma famille, sans pouvoir deviner la cause de cette indifférence » (p. 160) Et le narrateur d'ajouter « qu'[Aquilon] ne s'était jamais senti estimé au sein de cette société rigoriste » (p. 161).

Cet abandon est, en réalité, une seconde naissance pour Aquilon.

Le 24 janvier 1790, la prise du château d'Allasac signe la mort spirituelle du père, Jean de Lamaze, en ébranlant les fondements du monde qui était le sien, en même temps, chose inavouable entre toutes dans une société obsédée par le respect de la lignée et la perpétuation du nom, la naissance d'Aquilon, surnom de scène burlesque, qui renie la prestigieuse ascendance, après que Jean Baptiste se sera réfugié sous la roulotte de Zéphyrine, échappant, par-là, à la traque odieuse des paysans assoiffés de sang. Une sorte de mise à mort du père, de reconnaissance de la révolution comme nouvelle origine. Là est le non- dit, le silence de l'histoire familiale.

J'ai essayé de révéler cette fracture dans ce paragraphe que je me permets de vous lire :

« En vérité, le marquis de Lamaze était mort le 24 janvier 1790, lors du siège d'Allasac. Son univers s'était effondré et dorénavant, il ne comprendrait plus rien à ce nouveau monde en

gestation. La vraie naissance d'Aquilon datait de ce même jour, prélude à son éveil au monde, à l'amour, à son désir de survivre à tout prix, quitte à oublier ces valeurs que son père promettait de lui transmettre et dont il n'avait pu recevoir que les premiers préceptes. »
(Page 283)

Survivre à tout prix, qui pourrait l'en blâmer, sinon une société qui mettait les anciennes valeurs au-dessus de tout et pour laquelle le déshonneur était pire que la mort ? Mais le saltimbanque n'est-il pas celui qui tourne en dérision le monde et lui-même dans un même mouvement de critique et d'autocritique, celui qui, en définitive, figurera l'artiste, le poète chez Baudelaire, Mallarmé, et Laforgue ?

**

J'ose avouer que, selon une pirouette qu'autorise la forme romanesque, j'ai imaginé que l'enseignement qu'Aquilon transmet à son neveu, celui-ci le découvre dans le feuillet jauni sur lequel son oncle avait recopié et fait sienne la célèbre réponse de l'abbé Sieyès à ceux qui lui demandaient ce qu'il avait fait pendant la Terreur : « J'ai vécu »⁹.

Au-delà de la formule, de son impertinence, il faut voir l'affirmation d'une individualité, d'une réévaluation des choses de la sphère privée, et, bien plus, pour Aquilon, sous forme de litote, l'affirmation du bonheur durant ces années passées aux côtés de Zéphyrine. « Le bonheur est une idée neuve en Europe », dira St Just, oui, mais, pour Aquilon, c'est au moment précis où sa famille manquait de se faire guillotiner ! Sa réappropriation de la formule de Sieyès acquiert une portée d'autant plus transgressive !

En un sens, oui, « *Aquilon traversa ainsi la révolution sanglante (...) en costume pailleté sans trop de soucis* »¹⁰ !

D'où la méprise lorsqu'Aquilon est nommé chanoine de la cathédrale de Périgueux au titre de « rescapé des épreuves de la persécution ». Il ne se reconnaît nullement comme « persécuté », comme sa famille aurait voulu l'identifier !

D'autres aspects de mon histoire familiale tels que je les relate dans mon roman, auraient, je crois, mérité que je les évoque ici : ils sont assez noirs, assez chargés de non-dits pour nourrir l'imagination romanesque. Ainsi le Chevalier de la Ribière, qui « laissa dénoncer son frère, [Jean de Lamaze] et laissa jeter [Aquilon] en prison » (page 275), ou la situation proprement schizophrénique qui voulait que les deux frères Aquilon et Roffignac, pour sauver leur têtes, s'engagèrent dans l'armée des Pyrénées, tandis que leurs autres frères s'engageaient dans l'armée des Princes.

⁹ Robespierre le détestait et l'appelait la « taupe » de la révolution.

¹⁰ Page 348, in *Le pillage des biens nationaux, une famille française sous la révolution*, par Paul de Pradel de Lamaze, 1912.

Pour tout dire, Aquilon serait un autre Cadet- Rousselle, qui sous un pseudonyme semblablement burlesque, sous ses numéros de trapèze et de clown, aurait caché ses origines aristocratiques ? Car qui sait que Cadet- Rousselle, illustre clochard de Cambrai, dont les découpages émerveillaient par leur finesse les bourgeois de la ville, n'avait eu de cesse, au temps de la chouannerie normande, de massacrer tout « bleu » qu'il trouvait pour venger sa sœur, Mlle Gautier de Carville, âgée de quinze ans à peine et assassinée dans son château par une troupe de républicains ?¹¹ Une version plus pacifique et moins tragique, mais non moins romanesque !

Aquilon est l'histoire de cette transmission manquée, rendue impossible par les événements de l'histoire, entre un père et un fils. C'est à peine si, lors de la préparation de la défense du château d'Allasac, Aquilon, aide de camp de fortune, a le temps de s'attarder et d'admirer les armes et armures familiales et, plus qu'une initiation aux valeurs chevaleresques, la conversation avec son père prend un tour lettré et littéraire sur la vie de César (pages 67 et 68).

En face, une autre transmission a bel et bien lieu, celle d'Aquilon à son neveu Edouard, avec ce message « J'ai vécu », relativement énigmatique, mais dont je vous ai livré une interprétation : une certaine invite au bonheur, une certaine liberté, loin des codes ancestraux et des comportements dictés par la seule appartenance au rang.

Si aucune donnée historique ne peut établir la mort de Zéphyrine, il est possible de penser, en revanche, qu'elle a porté un enfant d'Aquilon qui serait peut-être mort-né, un « enfant de l'amour », dit le roman. Il est probable que cet enfant aurait été choyé, et peut-être ai-je voulu annoncer, la naissance prochaine du bonheur familial et bourgeois au travers du personnage de Zéphyrine, laquelle s'étonne :

« Comment ces aristocrates pouvaient-ils abandonner un enfant aussi attachant ? Zéphyrine (...) peinait à comprendre un tel détachement, une telle désinvolture » (page 125)

En définitive, l'héritage spirituel dont peut se prévaloir Aquilon est à chercher du côté de son oncle, l'abbé de Lamaze, dont il partage la fantaisie native et joyeuse, l'irrévérence à l'égard des conventions établies, et un attachement spontané aux enseignements des Evangiles.

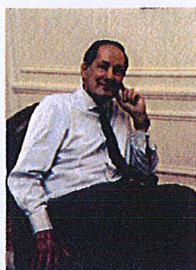
¹¹ cf. G. Lenôtre, *Sous le bonnet rouge, Cadet- Rousselle*, pages 262 et sqq

Aquilon le saltimbanque aristocrate corrézien

Alors qu'il était destiné, en tant que cadet, à être enfermé dans un couvent et que sa famille a été dépossédée de ses biens, Aquilon a découvert, grâce à la Révolution française, la liberté, l'amour.

L'auteur, s'inspirant des archives de sa famille et des archives départementales, retrace la vie de saltimbanque d'Aquilon et ses amours avec la belle écuyère Zéphyrine.

Ce roman épique, qui prend place en Corrèze, dans la région d'Uzerche et d'Allasac, fait naître des personnages attachants issus de toutes les composantes culturelles et sociales de l'époque.



Édouard de Lamaze, 62 ans, avocat, maire-conseiller régional de Normandie, érudit et passionné des approches humanistes de notre histoire, nous livre son premier roman.

ISBN : 978-2-36746-501-2 / LUP 1877



25 €